

Plus de batterie !

« Perdez cinq kilos en 5 jours c'est possible ! », « Pour rester jeune, rien de mieux qu'un séjour Soleilweek », « refaites-vous une beauté sans culpabilité ». Le temps paraissait suspendu sur le microclimat euphorique des affiches de la gare RER ce matin là. Cela attendait. Tout attendait. Les trains ne semblaient guère arriver sur les quais, les voyageurs aigris regardaient leur montre, certains le ciel, d'autres lisaient leur journal quotidien sans vraiment faire attention aux mots. Lui, un peu à l'écart, scrutait avec attention la pom-pom-girl au sourire et aux courbes irréprochables, immortalisée sur le panneau publicitaire. En réalité, il n'était pas captivé par le slogan alléchant de la jeune femme, comme pouvaient l'être les voyeurs, ou la ménagère jalouse, victimes parfaites des publicitaires de notre temps. Non. Oscar Capriani était perdu. Perdu, dans les méandres de ses pensées. A cet instant, il ne s'intéressait plus à rien, ni au train qui n'arrivait pas, ni au jeune homme qui lui réclamait l'heure à côté de lui, ni au froid qui roidissait ses membres, ni même à sa femme, à sa fille, à son patron, à son chien. Il n'entendait rien. Puis ses yeux se sont figés sur une particule de poussière qui dansait légèrement près du panneau publicitaire. Il la considérait fixement. Après ce vide spatio-temporel il reprit ses esprits, comme frappé par la foudre. On pouvait sentir la lumière qui éclatait en lui tel un Eurêka d'Archimède. Il avait soudain l'œil fou. Son terrible projet avait lancé son premier cri dans la gare RER à 7h55 du matin, sous les yeux toujours aussi hagards de la famille parfaite qui vous promet une cuisine de rêve.

« Où se trouve ma boucle d'oreille ? Je ne l'aurai pas encore perdue... il faut dire aussi avec ma vieillesse... voilà que je me mets à parler tout haut dans ma maison immense, pour une boucle d'oreille ! Mais où est-elle passée ? Je l'avais bien posée sur la petite commode hier soir. Tu deviens folle, vieille bête ! Tu ne sais même plus où tu ranges tes affaires ! Encore fallait-il qu'elle soit rangée. Hum... Ah ! Bidule hôte-toi de là, tu m'empêches de voir. Il faut que je me baisse maintenant. Mais le chat, je t'ai dit, sort de sous cette commode. A coup sûr, c'est cette sale bestiole qui l'a avalée. Je vais encore être en retard à mon rendez-vous. Il ne va pas être content le Docteur, Bidule ! Oh tu n'es pas obligé de me regarder comme ça avec tes grands yeux de « chien battu ». Tant pis je n'aurais pas de parure à mes oreilles pour me faire ausculter, de toute manière ça ne changera pas grand-chose, je serai toujours vieille et toute ridée. Ah ! »

Derrière la porte Bidule miaulait, tandis que Victoire Di Martino, sous les pins de son allée, râlait sur son grand âge.

Ce soir là, dans son lit, Oscar Capriani demeurait les yeux ouverts.

Madame Di Martino rentra plus tôt que prévu chez elle. Ces yeux étaient rouges et légèrement humides. Il semblait qu'elle avait dû cacher sa tristesse en regardant par la fenêtre du bus des transports en commun, pour ne pas être aperçue. Pourquoi fallait-il être pudique ? Elle aurait tant aimé pouvoir exhiber sa douleur à un être cher, ou même un inconnu, plutôt que de se cacher. Elle savait qu'elle devait affronter des mines interloquées et curieuses. Détourner son regard vers la vitre et le paysage, qu'elle n'observait pas, ne changerait rien. Elle le savait. Elle attendait pourtant. Tout attendait. Elle raconterait ça à Bidule et collerait au cliché de la vieille dame seule qui parle à son chat. C'était cela qui était triste. A force de détester les autres « vieux », comme elle disait, elle finissait par se détester elle-même. Parfois en songeant, elle se disait qu'elle devait faire exprès de ressembler à tous les autres avec leur appartement qui sent la poussière, avec sa télévision, avec son chat, son petit appétit, son verre d'eau toujours prêt dans la cuisine, sa solitude. Elle se troublait elle-même ! C'était donc cela la vieillesse ? Elle ne voulait pas y croire, mais elle le vivait de cette manière. De la mauvaise manière.

Sur la commode il y avait un papier important, celui-ci parlait du Viager qu'elle avait signé, il y a de ça vingt-trois ans.

Cela faisait vingt-trois ans qu'Oscar Capriani se ruinait pour acquérir la demeure tant rêvée de sa femme, sur les collines de Nice, après une mauvaise stratégie administrative.

Victoire Di Martino avait la particularité de se plaindre du temps qui passe depuis sa plus tendre jeunesse. Elle n'a jamais eu la vie très dure, ses parents l'avaient envoyé au pensionnat Sainte Thérèse en Suisse pendant la guerre. Ils étaient riches ; elle s'était habituée à une vie confortable et répondit par la suite au schéma classique d'une jeune fille de bonne famille. Toutefois elle n'avait pas le cœur aussi léger que sa condition. C'était une cérébrale, nullement dans un sens logique, cultivé, ou raffiné car celle-ci était sans cesse dans des réflexions intuitives, par son ressenti et ses émotions, elle se posait bien trop de questions pour son jeune âge, et ceci la dérangeait. On pouvait

la voir se perdre dans une sorte de flottement quelquefois, et dans ses plus grandes angoisses apparaissait sur le podium, l'appréhension de la mort, de la vieillesse, et de la solitude. Rien de bien extraordinaire sans doute car ces phénomènes touchent la plupart des être humains, cependant Victoire se sentait unique en son genre grâce à ses interrogations intérieures. Maintenant qu'elle était seule, le visage creusé par la vie et bien plus proche de la mort qu'à son enfance, elle se sentait d'autant plus désespérée.

Le matin suivant il fit sa valise, embrassa sa femme et partit. Ce matin là se distinguait de tous les autres matins de sa vie. Car c'est précisément à l'aurore de cette journée qu'il changea de trajectoire, au lieu de prendre son RER il monta dans un TGV, en direction de Nice.

Le chat ronflait, allongé sur la table de la salle manger, à l'endroit seul où apparaissait une tache de lumière, d'entre les volets. Toutes les heures il se déplaçait de quelques centimètres pour suivre les caprices du soleil. Quand l'appartement se rafraîchissait à la fin de l'après midi, des mains tachetés et sillonnées allaient les entrouvrir un peu plus pour que des yeux contemplatifs admirent le paysage méditerranéen. Armée de sa boîte à couture, patrons, aiguille, fils et dé à coudre, madame Di Martino se rassit pour entreprendre son ouvrage avec une détermination encore jamais vue en elle.

La musique transportait Oscar Capriani dans un univers tellement plus proche de ce qu'il était véritablement. Cette fois-ci pour le long voyage qui le rapprochait un peu plus de son destin, il avait soigneusement choisi chaque chanson, toutes celles qui lui était les plus symboliques. Il en choisit certaines particulièrement agressives et sensuelles, *The Jack* d'AC/DC, *Your pretty face is going to hell*, *I wanna be your dog* des Stooges, car elles faisaient écho à une jeunesse oubliée. Il avait besoin de se mettre en condition ; pour que son taux d'adrénaline soit au plus fort, il devait sentir sa testostérone bouillir en lui, le feu jaillir de son sexe, oui, il avait besoin de cela pour se sentir vivant. Etre un homme, un vrai, pour une fois, ne plus fléchir, ne plus subir, pour personne, seulement pour lui-même. Pas une seconde il ne pensât à une quelconque conséquence, le geste était déjà commis dès lors qu'il avait pris naissance dans sa pensée, il fallait l'exprimer au grand jour, pour pouvoir exister et vivre en paix.

Une rue silencieuse, une grande bâtisse provençale, une douce chaleur dans les airs, une vue insaisissable, une brise portée par les flots, un petit coin d'Enfer. Pas vu depuis vingt-trois ans, pas même une émotion, ni un regard sur ce spectacle. Les murs en pierre demeurent intacts tandis que les hommes se déchirent et se brisent. Le « Viager », sa femme lui en avait parlé comme une évidence, ce « serait comme à la loterie » et on « sera presque sûr de le gagner d'ici très peu de temps ». Pour cela il avait fallu signer un contrat en présence de Madame Di Martino chez Maître Jacques qui spéculait qu'à sa mort la maison leur reviendrait de droit. Seulement, il fallait tout prendre en charge, tels des propriétaires qui ne pouvaient user de leur bien, durant tout le vivant de la vieille femme. Ils avaient payé.

La porte était ouverte, il monta les escaliers à pas de loup, pour ne faire aucun bruit, il désirait la surprendre. Il ne savait plus vraiment où se situait chaque pièce alors il trouva toutes les portes. Enfin il arriva devant celle espérée, il ne la fit pas grincer.

Il y avait un nœud dans le point de croix de Victoire, elle essayait tant bien que mal de trouver son origine. Elle piqua son aiguille un peu au hasard sur le tissu. Enfin elle trouva et le dénoua sans mal. Après ce que lui avait dit le cardiologue à propos de son cœur, elle vivait une seconde jeunesse, bien décidée à apprendre plus de la vie qu'elle ne l'avait jamais fait. Elle se surprenait à sourire aussi devant sa fenêtre, en observant Bidule.

Soudain, Bidule miaule, s'élance à terre, elle sent une main brusque sur son épaule, il y a quelqu'un, près d'elle. La douleur forte, aiguë dans sa poitrine, un dernier souffle.

Il est repéré, le chat saute à ses pieds, il prend peur, attrape l'épaule de Madame Di Martino dans sa chute. L'effroi, le dernier souffle.

Il se souvient comme une résonance récurrente dans sa tête : « Madame Di Martino réveillez-vous, Madame Di Martino ! Madame Di Martino ! Madame Di Martino... »

Sur les collines de Nice, face à la mer et la chaleur crépusculaire, une grande respiration profonde, abyssale. Oui, c'est bien lui, le plus heureux des propriétaires.